Texte publié dans « Nouvelle Ecole » (2012)

ROME-EDOM :
L'IMAGE DE ROME DANS LE JUDAÏSME

L'image de Rome dans la tradition juive est une image extrêmement négative, qui s'étend en aval à la chrétienté occidentale, et en amont à Edom et Esaü. Le judaïsme appelle en effet Rome « Edom », qui est un autre nom donné à Esaü dans la Bible (Gen. 36,1). Que les Romains soient considérés comme les descendants d'Esaü, le frère de Jacob, et comme les héritiers de l'Edom biblique peut surprendre ceux qui connaissent mal cette tradition. L'article qui suit se propose d'expliquer les raisons de cette assimilation.

Contrairement à ce que l'on s'imagine parfois, les rapports entre Rome et le peuple juif n'avaient pourtant pas mal commencé. Au IIe siècle av. notre ère, Rome s'était même proclamée l'amie et l'alliée des habitants de la Judée. Un rappel historique est ici nécessaire.

Après la bataille de Pannion, en - 200, le roi grec séleucide de Syrie Antiochus III avait pris le contrôle de la Judée, qui était auparavant dominée par l'Egypte. En - 175, les Judéens se révoltèrent contre son fils, Antiochus IV Epiphane, qu'une intervention de la flotte romaine contraindra en - 168 à abandonner ses vues sur l'Egypte. En - 164, Juda Maccabée réussit à restaurer le Temple et, en vue d'obtenir l'indépendance de son pays, il demanda une alliance aux Romains. En - 161, il envoya à Rome deux ambassadeurs, nommés Jason et Eupolème, pour « proposer aux Romains l'amitié et l'alliance » avec l'espoir que ceux-ci aideraient son peuple à se libérer du joug syrien. Cette proposition fut acceptée sans difficultés par le Sénat, qui en détermina les clauses en plaçant les deux partenaires sur un strict pied d'égalité. Ce traité sera successivement renouvelé par le successeur de Juda Maccabée, Jonathan, puis après l'assassinat de Jonathan par les partisans de l'usurpateur syrien Tryphon, par son frère Simon, et enfin par le successeur de Simon, Jean Hyrcan (- 132 à - 104). Cette amitié sans nuages dura près d'un siècle, très exactement jusqu'à l'époque de la conquête de la Palestine par Pompée, en - 63.

La dynastie hasmonéenne instaurée à Jérusalem par Simon et Jean Hyrcan ne parvint pas, en effet, à maintenir bien longtemps de l'indépendance de la Judée. En - 67, à la mort d'Alexandre Jannée – qui avait succédé à Jean Hyrcan –, un conflit éclata entre ses deux fils, Hyrcan l'aîné, dont le principal conseiller était alors l'Iduméen Antipater, et Aristobule le cadet. S'étant engagés dans une guerre civile où ils se disputaient le trône royal, les deux prétendants eurent l'idée de demander à Rome d'arbitrer leur querelle. Pompée choisit de soutenir Hyrcan. Il fit débarquer son armée en Palestine et vint assiéger Jérusalem, où s'était enfermé Aristobule. Une fois vainqueur, Pompée pénétra dans le Temple avec sa suite et vit « tout ce qu'il est interdit de voir aux autres hommes, hormis les seuls grands prêtres »

(*Antiquités juives*, 14, 72). Ce geste fut ressenti comme une profanation et une humiliation suprême. « Par son geste malencontreux, Pompée dressa contre lui, non seulement les partisans d'Aristobule qu'il avait vaincus, mais le reste de la population juive, dont il avait blessé les sentiments religieux »[1].

Les Romains s'installèrent alors en Judée, dont ils prirent progressivement le contrôle et qu'ils assujettirent au tribut. Ils firent de Hyrcan, dont le conseiller, le général iduméen Antipater, leur était acquis, un souverain à leur solde – mais en limitant ses pouvoirs à Jérusalem. L'autorité du Sanhédrin fut abolie par décret. Après la guerre civile qui opposa César à Pompée, César, ayant triomphé de son adversaire, fit octroyer la citoyenneté romaine à Antipater et lui offrit le titre de procurateur (*epitropos*) de la province romaine de Judée. Antipater devint ainsi le véritable maître du pays, la dynastie hasmonéenne cessant du même coup d'exister. Le successeur d'Antipater fut son fils Hérode dit le Grand, qui eut lui aussi le soutien des Romains : le Sénat de Rome le nomma même « roi des Juifs » en - 40, ce qui lui permit de récupérer l'Idumée occidentale et une partie de la Samarie. Par la suite, la romanisation de la Judée s'accentua encore, notamment avec la construction de Césarée, achevée en l'an 10 av. notre ère. Tous ces événements, qui mirent un terme à l'indépendance d'Israël, furent le point de départ d'une période où les rapports entre les Juifs et les Romains ne cessèrent plus de se détériorer. La haine prit alors brusquement le relais de l'amitié ou de l'idéalisation. Mais on ne retracera pas ici l'histoire de l'occupation romaine de la Palestine, dont on sait assez qu'elle ne cessa de se heurter à des résistances de toutes sortes et aboutit finalement à ce que l'historien juif Flavius Josèphe a appelé la « guerre juive », c'est-à-dire la guerre de Judée[2], puis à la destruction du Second Temple en 70.

L'opinion a fréquemment été avancée selon laquelle l'assimilation de Rome à Edom s'expliquerait par le fait que le roi iduméen Hérode le Grand imposa avec une brutale énergie un pouvoir qu'il tenait des Romains, et que le premier allié de ces derniers fut son père, l'Iduméen Antipater. Edomite et Iduméen sont en effet synonymes. Cependant, l'opinion de Mireille Hadas-Lebel est que « le fondement de l'identification d'Esaü-Edom avec Rome n'est pas à chercher dans une quelconque relation avec Hérode, Iduméen ami de Rome, comme on l'a souvent écrit, mais dans les nombreuses prophéties dirigées contre Edom qui assurent Israël d'une revanche en lui promettant que, si Esaü possède ce monde, lui aura le monde futur ». Les deux hypothèses ne sont toutefois pas exclusives l'une de l'autre.

Il faut donc maintenant se tourner vers le personnage d'Esaü.

Dans la Bible, Esaü ('Essav) et Jacob (Ya'âqov) sont les deux seuls enfants d'Isaac (Yits'haq), fils d'Abraham, et ce sont deux jumeaux. On lit dans la Genèse qu'alors qu'elle était enceinte, leur mère, Rebecca (Rivqa), alla consulter Iahvé parce que « les enfants se heurtaient en elle ». Elle reçut alors cet avertissement : « Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples se sépareront en sortant de tes entrailles ; un peuple sera plus fort que l'autre, *et le plus grand frère sera asservi au petit* » (v. 25,22-24). Selon le Talmud, HaChem (Dieu) aurait en fait prophétisé à Rebecca : « Deux nations sont en ton sein, deux nations possédant chacune son univers propre, l'une la Torah, l'autre le péché » (*Berakhot*, 57b). Dans le Midrash[3], on en déduira que les tendances profondes de Jacob et d'Esaü se manifestaient dès avant leur naissance : chaque fois que leur mère passait devant une synagogue, Jacob s'agitait pour sortir, tandis que chaque fois qu'elle passait devant un temple païen, c'est Esaü qui remuait (*GnR* 63, 6) !

La Genèse (*Bereshit*) raconte ensuite qu'Esaü sortit *le premier* du ventre de sa ère : « Le premier sortit, *roux*, tout entier comme un manteau de poil ; on l'appela 'Essav. Ensuite sortit son frère, et sa main tenait *le talon* d''Essav ; on l'appela Ya'âqov » (Gen. 25,25-26). L'allusion au « talon » n'est pas fortuite. Elle explique d'abord le nom du puîné : *'âqev* signifie « talon », « Ya'âqov » voulant dire « il talonnera ». Mais Ya'âqov est aussi le premier nom d'Israël, car il a pour fonction de porter le message de Dieu, ce qui le désigne à l'attaque

du Serpent. En Gen. 3,15, Dieu dit au Serpent : « Je mettrai la haine entre toi et la femme, et entre ta descendance et sa descendance. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le *talon* »[4].

C'est tout aussi significativement qu'Esaü est explicitement désigné comme un « roux » (*admôni*), couvert à sa naissance de poils roux. La Genèse précise aussi qu'il était un chasseur, ce qui laisse entendre qu'il aimait à faire couler le sang, qui est de couleur rouge (dans la Bible, la chasse est toujours présentée péjorativement). Or, c'est la même racine hébraïque qui est à l'origine des mots désignant le rouge (*adom'*) et le sang. Le goût d'Esaü pour le rouge ou le roux apparaît de façon plus évidente encore dans le célèbre épisode où il abandonne son droit d'aînesse à son frère Jacob en échange d'un plat de lentilles que ce dernier préparait et qu'il convoitait : « Une fois, Jacob prépara un potage et Esaü revint de la campagne, épuisé. Esaü dit à Jacob : "Laisse-moi avaler *ce roux, ce roux-là* ; je suis épuisé" – *C'est pourquoi on l'a appelé Edom*. – Jacob dit : "Vends-moi d'abord ton droit d'aînesse". Esaü répondit : "Voici que je vais mourir, à quoi me servira le droit d'aînesse ?" Jacob reprit : "Prête-moi d'abord serment" ; il lui prêta serment et vendit son droit d'aînesse à Jacob. Alors Jacob lui donna du pain et du potage de lentilles, il mangea et but, se leva et partit. C'est tout le cas qu'Esaü fit du droit d'aînesse » (Gen. 25,29-34). Tout ce passage, en hébreu, joue sur l'étymologie des mots et des noms, le plus significatif étant évidemment qu'Esaü désigne avec insistance les lentilles par l'expression « ce roux, ce roux-là » (*mine hââdôme hââdôme hazéh*), et que le texte ajoute aussitôt : « C'est pourquoi on l'a appelé Edom » (v. 25,30).

Edom est donc le second nom d'Esaü, tout comme Israël est le second nom de Jacob[5]. Esaü est appelé Edom parce qu'il est « porteur de cheveux roux et assoiffé de sang ». Il est Edom parce qu'il est « le Rouge » (*adom'*). Cette équivalence est maintes fois répétée dans la Torah : « Esaü, c'est Edom » (Gen. 36,1 et 36,8), « C'est Esaü, père d'Edom » (Gen. 36,43), etc.

La Bible poursuit : « Les enfants grandirent : 'Essav était un homme habile à la *chasse*, un homme des champs ; et Ya'âqov était un homme simple, qui vivait dans les tentes » (Gen. 25,27). En termes plus clairs, Esaü était un chasseur sédentaire, Jacob un nomade. Le parallèle avec Caïn et Abel est frappant.

Les rapports complexes entre Esaü et Jacob renvoient en fait à la dialectique des frères (ou des jumeaux) dans la tradition biblique, l'aîné étant considéré comme le premier dans l'ordre simplement biologique, le second comme le premier dans l'ordre spirituel, l'idée sous-jacente étant que les véritables hiérarchies, les justes hiérarchies, sont à l'inverse des hiérarchies naturelles. Esaü est inférieur à Jacob dans la mesure même où il est le premier selon l'ordre naturel. Esaü est du côté de ce monde, du côté de la puissance des hommes, tandis que Jacob est du côté de l'autre monde, du côté de l'esprit, du côté de la puissance de Dieu. La conclusion est claire : l'ordre naturel doit être brisé, il doit céder la place à son contraire, qui est l'ordre spirituel. La hiérarchie naturelle doit être inversée, car telle est la volonté de Dieu[6]. C'est pourquoi Esaü est d'entrée présenté sous un jour défavorable, tandis que Jacob est l'élu de Dieu. La supériorité naturelle attachée au droit d'aînesse est renversée, ce renversement correspondant à l'épisode du « plat de lentilles ». Les bénédictions paternelles adressées aux deux frères sont à cet égard significatives. « Des peuples te serviront, et des nations s'inclineront devant toi ! […] Maudit est qui te maudit, et béni, qui te bénit ! », est-il dit à Jacob. Et à Esaü : « Ton habitation sera en la fertilité de la terre et en la rosée des cieux au-dessus. *Tu vivras de ton épée, et tu serviras ton frère* : ce n'est que quand tu l'humilieras, que tu délieras son joug de dessus ton cou » (Gen. 27,39-40). Autre façon de dire qu'Esaü pourra bien conquérir le monde, mais que ce faisant, il travaillera inconsciemment pour Ya'âqov, à qui toute conquête matérielle reviendra finalement. « J'ai haï Esaü et j'ai aimé Jacob », dit Iahvé (Malachie 1,2-3).

De même que la Bible souligne l'amour de Dieu pour Jacob, de même insiste-t-elle longuement sur la haine d'Esaü envers son frère (Gen. 27,41). Très tôt, se plaignant des

manœuvres de ce dernier pour l'écarter de la direction du clan, Esaü s'écrie, en jouant sur le nom de son jumeau : « N'est-ce pas qu'on l'a appelé Ya'âqov ? Il m'a supplanté [talonné] deux fois : il avait pris mon droit d'aînesse, et voici que maintenant il a pris ma bénédiction ». Esaü et Jacob, qui luttaient déjà entre eux dans le ventre de leur mère, lutteront l'un contre l'autre toute leur vie durant. Et de même, ceux qu'ils engendreront seront-ils de tout temps appelés à s'affronter. 'Amaleq (Amalek), l'ennemi absolu d'Israël, est d'ailleurs le fils d'Eliphaz, et donc le petit-fils d'Esaü (Gen. 36,9 et 12). Dans la tradition juive, l'histoire de Jacob et Esaü a toujours été considérée comme décrivant non seulement le passé, mais aussi l'avenir. La leçon à tirer est que, de tout temps, Esaü ne pourra jamais détruire Jacob, que Jacob finira par triompher. « La haine d'Esaü pour Jacob, explique Mireille Hadas-Lebel, est non seulement la haine du vice pour la vertu, mais aussi la haine de l'idolâtrie pour le monothéisme »[7].

Racontant l'histoire « d'Esaü qui est Edom » (v. 36,1), la Genèse assure qu'immédiatement après la mort de son père Isaac, et après avoir « pris ses femmes parmi les filles de Canaan », Esaü « partit pour le pays de Séïr » et s'« établit dans la montagne de Séïr », où il engendra le peuple édomite : « Et Jacob envoya des messagers devant lui vers Esaü, son frère, au pays de Séir, aux champs d'Edom » (v. 36,6-8). Le pays d'Edom est en effet souvent désigné dans la Bible comme « Séïr » (Juges 5,4), la « montagne de Séïr » (Deut. 1,2), le « pays de Séïr » (Gen. 32,3 et 36,30), etc. Selon Flavius Josèphe, le nom de « Séïr » (*s'r*) évoque le fait qu'Esaü était velu (*Antiquités juives*, I, 18, § 1), mais la Genèse indique elle-même que cette montagne reçut ce nom bien avant la naissance d'Esaü. On trouve une première mention de Séïr dès le début du XIV[e] siècle av. notre ère dans certaines sources égyptiennes (document Tell el-Armana). Ce nom de Séïr renvoie peut-être au peuple hurrite ou horite. Dans un passage où sont énumérés les « chefs d'Edom », la Genèse parle en effet des « fils de Séïr le Horite » (v. 20). Le nom d'Edom (« Udumi » dans les inscriptions cunéiformes) semble cependant plus directement lié aux Sémites occidentaux qui succédèrent aux Hurrites. Séïr a aussi été assimilé à la ville de Pétra.

Les Edomites seraient arrivés à la fin du XIV[e] ou au début du XIII[e] siècle av. notre ère en Palestine, où ils seraient devenus vite assez puissants pour chasser les Horites, premiers occupants du pays, dont ils adoptèrent cependant le mode de vie. Leur territoire s'étendait autour de la montagne Séïr vers la mer Morte au nord et la mer Rouge au sud. La frontière nord d'Edom était la rivière Zered (Wadi al-Hesa), qui constituait aussi la frontière méridionale du royaume de Moab (Deut. 2,13-18 ; Juges 11,17-18 ; 2 Rois 3,8-9) ; sa frontière sud, la ville d'Elath. La capitale des Edomites était probablement Bozrah ou Bosra/Boçra (Gen. 36,33), les principales autres villes étant Témân et Dédânn, avec Elath comme port de mer. Ils adoraient principalement des divinités de la fertilité, leur dieu majeur étant Qos.

Les Hurrites, qui jouèrent un rôle très important dans l'histoire du Proche-Orient au II[e] millénaire av. notre ère, étaient un peuple non sémitique parlant une langue agglutinante apparentée à l'urartéen et, plus lointainement, à certaines langues du Caucase. Lors de son raid contre Babylone en - 1595, le Hittite Mursil I[er] eut à se battre contre les Hurrites, et c'est de la constellation des rois hurrites qu'émergea, dans la seconde moitié du XVI[e] siècle av. notre ère, le royaume de Mitanni (dont les rois ne portaient cependant pas des noms hurrites, mais des noms indo-aryens. Ils invoquaient d'ailleurs les dieux Mitra, Varuna et Indra). C'est, semble-t-il, dans le premier quart du XV[e] siècle av. notre ère que des éléments hurrites, mêlés à des Indo-Aryens, se seraient installés en Palestine. Et c'est sous la XVIII[e] dynastie égyptienne que le terme « Huru » apparaît dans les documents égyptiens pour désigner la Palestine et une partie de la Syrie. Lorsque les Hébreux vinrent eux-mêmes s'établir en Palestine, peut-être dans la seconde moitié du XIII[e] siècle av. notre ère, ils furent probablement en contact avec des Hurrites. Néanmoins, la Bible ne parle pas de « Hurrites »,

mais de « Horites » (*Horim*). Le Deutéronome rapporte ainsi, à propos du peuple des Zamzummim, que « Iahvé les extermina devant les Ammonites, qui s'établirent à leur place, comme il avait fait pour les fils d'Esaü, habitant en Séïr, en exterminant devant eux les Horites, qu'ils dépossédèrent pour s'établir à leur place jusqu'à ce jour » (v. 2,21-22, cf. aussi v. 2,12). Ce passage semble confirmer que les Horites étaient l'ancienne population de Séïr dépossédée par les Edomites. La Genèse précise d'ailleurs que les Horites habitaient la montagne de Séïr au temps d'Abraham (v. 14,6) et donne une liste de clans horites de Séïr (36,20-30). Mais cette liste ne comprend que des noms sémitiques, et l'on n'a aucune preuve que les Hurrites historiques se soient jamais installés dans la zone située au sud-est de la mer Morte correspondant au pays d'Edom. L'identification des Horites et des Hurrites reste donc problématique[8].

Il ressort de ce qui précède que les Edomites étaient un peuple de Sémites occidentaux apparentés aux Hébreux, mais dont les origines exactes restent obscures. Que la Bible fasse d'Esaü l'ancêtre fondateur du peuple édomite ne permet pas d'en savoir plus – d'autant que, selon la Genèse, Esaü épousa successivement des femmes d'origine non juive, cananéennes et hittites (v. 26-34), ismaéliennes (v. 28,9) et hivites (36,2).

Historiquement, en tout cas, le mot « Edom » désigne à la fois un peuple et une région. La liste des rois d'Edom mentionnés dans la Genèse, qui ne sont pas apparentés les uns aux autres, montre qu'il s'agissait plus d'une confédération de princes régnant chacun sur leur cité que d'une lignée ou d'une dynastie de véritables monarques. Dans les Nombres, Moïse désigne les Edomites comme les « frères d'Israël » (v. 20,14-17), faisant allusion à leurs origines[9]. Mais très vite, Edom, enrichi par le péage ou le pillage des caravanes qui transitaient de l'Orient vers l'Egypte, devint un ennemi constant d'Israël. Durant l'Exode, notamment, les habitants d'Edom auraient refusé aux Hébreux de les laisser passer à travers leur territoire, alors que Moïse était parvenu à Cadès (Nombres 20,18-21). Les Hébreux auraient alors choisi, non de les affronter directement, mais de contourner leur pays (Nombres 21,4). Par la suite, de nombreux textes de la Bible (II Rois, II Chroniques, Psaume CXXXVII, Amos 1,11, Ezech. 35,1-9, etc.) attestent d'une haine tenace entre les deux peuples. La plupart d'entre eux s'appuient sur l'équivalence Esaü-Edom pour reprocher aux Edomites d'avoir constamment agi envers Israël de la façon peu fraternelle dont Esaü s'est comporté envers Jacob.

L'histoire du royaume d'Edom, qui est assez bien connue, est trop complexe pour être retracée en détail ici. Dans la Bible, Edom est cité parmi les nations hostiles à Israël que le roi Saül aurait affrontées (1 Sam. 14,47). Edom aurait ensuite été conquis par le roi David, qui aurait massacré 18 000 de ses habitants dans la vallée du Sel (2 Sam. 8,13-14 ; 1 Chron. 18,12) – bien que cette victoire soit attribuée à Joab (ou Joas) dans les Psaumes (Psaume 60,2 ; cf. aussi 2 Rois 14,7). Suite à cette défaite, Edom aurait été incorporé de force au royaume d'Israël. Les Edomites seraient néanmoins parvenus à recréer un royaume indépendant, avant de passer sous le contrôle du royaume de Juda après la division d'Israël en deux royaumes distincts. Ils se seraient ensuite libérés de la domination du royaume de Juda, avant de devenir un peuple vassal des Assyriens. Vers - 845, coalisés avec d'autres tribus arabes, les Edomites auraient pillé le palais de Jérusalem. Cinquante ou soixante ans plus tard, Amasias s'empara de leur forteresse de Sela (2 Rois 14,7 ; 2 Chron. 25,11-12), que l'on a longtemps identifié à Pétra ou à Bosra, mais qui se situait plus probablement au sud de Tafila. Ils auraient ensuite participé à la conquête de Jérusalem par le Babylonien Nabuchodonosor II en - 587 ou 586, profitant de la ruine de la ville pour envahir la Judée méridionale (certaines sources juives anciennes leur attribuent même la destruction par le feu du Premier Temple). A la même époque, au VIe siècle av. notre ère, des tribus nomades vinrent s'incorporer au peuple édomite, qui s'installa alors dans la région d'Hébron. A partir de cette date, les Edomites sont aussi appelés Iduméens, l'Idumée historique se situant au sud de la Judée (cf. Evangile de

Marc 3,8 ; Ptolémée, *Géographie*, v. 16).

L'hostilité entre les Edomites et les Juifs persista encore à l'époque héllénistique. Durant les guerres hasmonéennes, les habitants d'Edom appuyèrent d'ailleurs les Séleucides contre Juda Maccabée, qui s'était emparé de leur territoire. Les Edomites furent ensuite battus et conquis par les Maccabées, puis convertis de force au judaïsme et incorporés au peuple juif sous Jean Hyrcan Ier, en 129 av. notre ère (Flavius Josèphe, *Antiquités juives*, XIII, 9, § 1 ; XIV, 4, § 4). Après la mort du roi Hérode le Grand, en - 4, l'Idumée fut incorporée à la Judée-Samarie, avant de devenir une partie de la province romaine de Judée.

Il faut noter cependant que les Iduméens participèrent aux côtés des Zélotes à la guerre antiromaine. Peu avant la destruction de Jérusalem par les Romains, en 70, quelque 20 000 Iduméens firent en effet cause commune avec les insurgés pour la défense de la ville, mais ils furent décimés tant à Jérusalem qu'en Idumée, lorsque Simon de Guérasa y fit sa sanglante et désastreuse expédition racontée par Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 9, 7). Le nom du peuple édomite a aujourd'hui disparu, et ce qu'il en reste s'est fondu dans les peuples arabes.

La tradition juive affirme qu'Edom a été (et sera) châtié pour ses transgressions. Ce thème revient constamment dans un grand nombre de livres de la Torah. Isaïe souligne qu'un destin fatal attend Edom : « Parce qu'Edom a exercé sa vengeance contre la maison de Juda, parce qu'il s'est rendu gravement coupable en se vengeant d'elle, eh bien ! ainsi parle Seigneur Iahvé : je vais étendre la main contre Edom et je vais en retrancher bêtes et gens. J'en ferai une désolation, de Témân à Dedân on périra par l'épée. Je mettrai ma vengeance contre Edom dans la main de mon peuple Israël. Il traitera Edom selon ma colère et ma fureur et l'on connaîtra ma vengeance, oracle du Seigneur Iahvé » (v. 25,12-14). Isaïe, lui aussi, décrit successivement, et dans des termes d'une extrême violence, le « jugement contre Edom » et le « triomphe de Jérusalem » : « Car mon épée s'est abreuvée dans les cieux : voici qu'elle s'abat sur Edom, sur le peuple voué à l'anathème pour le punir. L'épée de Iahvé est pleine de sang […] car il y a pour Iahvé un sacrifice à Boçra, un grand carnage au pays d'Edom. Les buffles tombent avec eux […] Car c'est jour de vengeance pour Iahvé, l'année de la rétribution dans le procès de Sion. Les torrents d'Edom se changeront en poix, sa poussière en soufre, son pays deviendra de la poix brûlante. Nuit et jour il ne s'éteindra pas, éternellement s'élèvera sa fumée, d'âge en âge il sera desséché, toujours et à jamais personne n'y passera […] Iahvé y tendra le cordon du chaos et le niveau du vide » (34, 5-11).

Le livre d'Abdias (Obadia) est un oracle basé sur une vision prophétique qui annonce, lui aussi, le jugement d'Edom par Iahvé et la restauration d'Israël. Le texte, qui est le plus bref de toute la Torah, se compose d'un seul chapitre divisé en 21 versets[10]. Il s'ouvre sur une « sentence contre Edom » prononcée par Iahvé : « Vois, je te rends petit parmi les peuples, tu es au plus bas du mépris ! » (v. 2), suivie par la liste des châtiments qui frapperont le peuple édomite : « Comme tu as été ravagé ! Comme Esaü a été fouillé, ses trésors cachés, explorés ! Ils t'ont chassé jusqu'aux frontières, ils se sont joué de toi, tous tes alliés ! […] Témân[11], tes guerriers seront figés de terreur, afin que soit retranché tout homme de la montagne d'Esaü. Pour le carnage, pour la violence exercée contre Jacob ton frère, la honte te couvrira et tu disparaîtras à jamais ! […] La maison de Jacob sera du feu, la maison de Joseph une flamme, la maison d'Esaü du chaume ! Elles l'embraseront et la dévoreront, et nul ne survivra de la maison d'Esaü[12] : Iahvé a parlé ! » (v. 5-18). Au v. 20, Abdias prédit que « les fils d'Israël posséderont la terre des Cananéens jusqu'à Zarephath, et les exilés de Jérusalem qui sont à Sépharad posséderont les villes du Négeb ». « Sépharad » n'a pas été identifiée. On pense en revanche que « Zarephath » correspond à l'ancienne ville phénicienne de Sarepta (ou Sarepte), qui est aujourd'hui la ville libanaise de Sarafand. (On notera par ailleurs que Zarepath est aussi le nom que la tradition rabbinique et l'hébreu moderne attribuent fréquemment à la France). Le texte se conclut par le verset suivant : « Et [les Juifs] libérés [de l'exil] monteront sur la montagne de Sion afin de juger la montagne d'Esaü, et la royauté

reviendra à Dieu »[13].

*

La guerre des Juifs contre les Romains commença en 66, dans la douzième année du règne de Néron. Elle aboutit à la destruction du Second Temple en 70. La révolte de Simon Bar Kokhba ou Bar Kochéba/Cochebas (« Bar Kozba » dans les sources rabbiniques) éclata, elle, sous le règne de Trajan, en 132, et s'acheva trois ans et demi plus tard après le siège et la prise par les Romains de la ville de Béthar. Sous le règne d'Hadrien, successeur de Trajan, Jérusalem fut reconstruite sous la forme d'une cité païenne dénommée Aelia Capitolina, et l'ancienne Judée passa sous la domination totale de Rome. Un temple dédié à Zeus fut bâti à l'emplacement du sanctuaire détruit par les légions de Titus, et le nom même de Judée fut aboli.

Tous ces événements ont évidemment concouru à expliquer l'hostilité des Juifs envers Rome[14]. « Environ à partir du milieu du I[er] siècle avant l'ère chrétienne, observe Mireille Hadas-Lebel, l'image morale de Rome, fugitivement pure et glorieuse, glisse aux yeux des Juifs vers les zones ténébreuses du mal absolu […] La haine et le mépris conduisent à la démonisation de l'ennemi […] Rome cumule en effet les vices inhérents au paganisme et ceux d'une puissance cruelle et tyrannique […] Rome est ainsi la vivante punition d'Israël en ce monde, sa contrepartie, son antithèse : tout ce qui est bon pour l'une est mauvais pour l'autre, de même qu'en Palestine tout ce qui est bon pour Césarée, siège du gouverneur romain, est mauvais pour Jérusalem »[15].

Même si la personne du roi Hérode le Grand, ou celle de son père Antipater, tous deux descendants des Edomites, a pu faciliter ou favoriser cette identification, les premières attestations de l'équivalence Rome-Edom n'apparaissent que bien après la mort de Hérode le Grand, et même après la destruction du Second Temple. Mireille Hadas-Lebel a émis l'hypothèse que, dans le contexte de la révolte de Simon Bar Kokhba, entre 130 et 136, « Edom-Esaü a pu être choisi pour représenter Rome de préférence à Babylone, car Edom apparaît comme un ennemi héréditaire qui a harcelé Israël tout au long de son histoire »[16]. Il semble en fait que ce soit dans l'Ecole d'Aqiba[17], vers 132, que soit apparue pour la première fois l'assimilation de Rome à Edom, et donc aussi à Esaü (cf. *Yerushalmi Ta'anit*, 1, 1, 64a ; *Bereshit raba*, 65,21 ; *Tanhuma Teruma*, 3 ; *Pesiqta derav Kahan*, 7,11, etc.), peut-être pour pouvoir disposer d'un langage codé en cette période troublée, peut-être également à partir d'une spéculation sur le passage où Isaïe, annonçant la chute d'Edom, écrit : « Il y a pour Iahvé un sacrifice à Boçra, un grand carnage au pays d'Edom. Les buffles (*re'emim*) tombent avec eux.. » Ces « buffles » auraient assimilés aux Romains à partir d'un jeu de mots. Rabbi Méir, par exemple, a proposé de lire *romiim* (ou *romiyim*), « Romains », au lieu de *re'emim*, « buffles »[18].

A partir du II[e] siècle, l'exégèse des chapitres 25-27 de la Genèse subit le contrecoup de cette identification du royaume édomite avec l'empire romain. Dans les commentaires, l'infériorité morale du fils aîné d'Isaac est alors fortement accentuée, et les vices qu'on lui prête sont ceux que l'on reproche traditionnellement à Rome. Les Romains, en d'autres termes, auraient hérité des valeurs et de la conception du monde que la Bible attribue à Esaü-Edom. A cette époque, précise Mireille Hadas-Lebel, le verset : « Esaü se prit de haine pour Jacob » (Gen. 27,41) « ne s'entend plus guère des personnages bibliques, mais des deux nations inconciliables qu'ils sont censés représenter ». « L'équivalence entre Rome et Esaü-Edom, ajoute-t-elle, est si bien acquise que tout ce qui s'applique à l'un s'applique à l'autre. Cela ressort explicitement de certains textes où l'on passe sans transition de Rome "royaume du mal" à Esaü et vice-versa »[19]. L'un de ces textes présente par exemple une conversation

fictive entre le gouverneur Tinneius Rufus et R. Aqiba. Au Romain qui lui demande : « Pourquoi Dieu nous hait-il ? », R. Aqiba répond : « Il est écrit en effet : “Je hais Esaü” ». Dans la même génération, Rabbi Eleazar, fils de José le Galiléen, donne du mot « sénateur » une étymologie fantaisiste, fondée sur les trois verbes hébraïques *sn'*, *nqm* et *ntr* (« il hait, se venge et garde rancune »), qui se rapporte au même verset de la Genèse : « Esaü se prit de haine pour Jacob » (*GnR* 67, 8). Comme pour Rome et les empereurs romains, le nom d'Esau est parfois accompagnée d'une malédiction : « Que son nom soit effacé ! » (*GnR* 65,2).

L'équivalence Rome-Edom se généralise assez vite durant la période tannaïtique (ou mishnaïque), et plus encore durant la période amoraïque (du début du IIIe au VIIe siècle). A l'époque tannaïtique, Rome devient dans la littérature juive « Rome la coupable » ou le « royaume scélérat ». A partir de l'époque amoraïque, son surnom le plus fréquent dans le Talmud et le Midrash est « royaume du mal » ou « royaume méchant ». S'y ajoutent ses surnoms bibliques : Esaü ou Edom, ou encore « Babylone » (qui détruisit le Premier Temple comme Rome détruisit le Second, un parallèle étant alors tracé entre Nabuchodonosor et Titus). Tout verset biblique où apparaît le mot « méchant » (*rasha*) est alors couramment attribué à Esaü, c'est-à-dire à Rome. Dans le Midrash, l'empereur Hadrien est présenté comme le « roi d'Edom » (*Tanhuma Bereshit*), tandis que Rabbi Aben Ezra, évoquant l'empereur Constantin, parle lui aussi de Rome comme du « royaume des Edomites ». Esaü est alors fréquemment présenté comme le fondateur de Rome, la ville de Rome étant elle-même identifiée comme l'une des villes citées à la fin du chap. 36 de la Genèse, tandis que tout ce qui se rapporte à Edom dans la Bible est systématiquement mis au compte des Romains. A l'époque où se développe le Midrash de type aggadique, « la lutte d'Israël contre Rome apparaît comme une nécessité inéluctable, commencée avant même la naissance des deux peuples et inscrite dans leur destinée »[20].

Dans le Midrash, José ben Halafta évoque Israël et Rome en tant que Jacob et Esaü (*GnR* 67, 7). Une *baraïta* anonyme, peut-être antérieure à la révolte de Bar Kokhba, évoque en ces termes le rôle des Romains dans les événements de 70 : « Les mains sont celles d'Esaü, c'est le royaume du mal qui a détruit notre Temple, incendié notre Sanctuaire et nous a exilés de notre pays » (*Gittin*, 57 b). La tradition rabbinique identifie Rome à la descendance d'Esaü-Edom (*Sanhédrin* 12a ; *Chemôth rabbâh* 35,5)[21]. Le nom du père de Romulus et Rémus n'étant pas cité dans la tradition romaine, certains commentateurs n'hésitent pas à faire des jumeaux fondateurs de Rome des enfants « orphelins » d'Esaü. « Le jour où Jéroboam a dressé deux veaux d'or, Rémus et Romulus vinrent construire deux grandes huttes à Rome », lit-on également (*Aboda Zara* I, 1, 39 c). Beaucoup plus tard, l'auteur anonyme du *Sefer Yosippon*, un texte rédigé dans l'Italie du Sud au milieu du Xe siècle de notre ère qui raconte l'histoire des Juifs depuis la destruction de Babylone en - 539 jusqu'à la chute de Jérusalem en 70, inventera même une « généalogie romaine » fondée sur une relation entre Enée et Zepho, petit-fils d'Esaü, fils d'Eliphaz et donc frère d'Amalek. D'après ce texte, Joseph fit de Zepho son esclave et l'emmena avec lui en Egypte. Après la mort de Joseph, Zepho se serait enfui d'Egypte pour s'installer à Carthage, puis aurait gagné le « pays des Kittim », l'Italie, où il aurait fondé une dynastie royale d'où seraient sortis les Romains. C'est même le petit-fils de Zepho, Latinus, qui aurait donné aux Romains leur langue et leur alphabet ! L'hostilité d'Esaü envers Jacob se serait ainsi transmise aux Romains par l'intermédiaire de Latinus et de Zepho…

On vient de parler du « pays des Kittim ». Les documents de caractère fréquemment apocalyptique découverts à Qumrân – les fameux « manuscrits de la mer Morte » –, et notamment le *Rouleau de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils des Ténèbres* et divers commentaires (*pesharim*) plus ou moins bien conservés, dont le commentaire d'Habacuc (Habaquq ou Habakkuk), mentionnent à de nombreuses reprises des envahisseurs païens dénommés *Kittim*. Dans le *Rouleau de la Guerre*, ceux-ci sont assimilés sans équivoque au

« lot de Bélial », c'est-à-dire aux Fils des Ténèbres. L'identité exacte de ces derniers a été passionnément discutée – on a vu en eux des Grecs de Syrie, ou bien encore des Chypriotes, car les Kittim présentés dans la Genèse (10,2-4) comme des descendants de Japhet étaient sans doute les habitants de Kittion, dans l'île de Chypre, d'où l'allusion aux « îles des Kittim » chez Jérémie (v. 2,10) – mais l'opinion dominante, qui était déjà celle d'André Dupont-Sommer, est qu'il faut voir en eux un terme codé désignant les Romains.

Une première allusion aux Kittim figure dans le livre de Daniel : « Les vaisseaux des Kittim viendront contre lui et il sera découragé. Il reviendra et sévira furieusement contre l'Alliance sainte » (v. 11-30). Daniel faisait peut-être allusion aux Chypriotes. Mais après l'occupation romaine de la Palestine, ces « vaisseaux des Kittim », également cités dans les Nombres (24,24), seront assimilés aux navires des Romains. Dans la version grecque des Septante, les « Kittim » dont parle le livre de Daniel seront d'ailleurs traduits par « *Rômaioi* ». Au XIIe siècle, Ibnz Zra (Abraham ben Meir ibn Ezra) dira encore : « Rome est de la semence des Kittim ».

La même hostilité aux Romains se retrouve dans les Psaumes de Salomon, émanant des cercles pharisiens de Palestine. Quant au troisième livre des *Oracles sibyllins*, le plus ancien de ce recueil apocryphe dont l'auteur se présente comme originaire de Babylone, bien qu'il s'agisse de toute évidence d'un ouvrage essentiellement juif, produit de la diaspora alexandrine, il contient lui aussi un certain nombre d'oracles clairement dirigés contre Rome. Le cinquième livre va jusqu'à s'en prendre aux Bretons et aux Gaulois (sans doute des auxiliaires de l'armée romaine), « car ils ont aussi fait du mal aux enfants de Dieu » (v. 202). Tous ces textes présentent la chute de Rome comme une conviction fondée sur la confiance en la justice divine. « La domination des Kittim cessera pour rabaisser l'impiété de sorte qu'il n'y ait pas de reste et sans qu'il y ait un rescapé de tous les Fils des Ténèbres », lisait-on déjà dans le *Rouleau de la Guerre* (I, 6-7). Les deux apocalypses juives II Baruch et IV Esdras, rédigées autour de 100, développent le même thème. La civilisation née de Rome est vouée à disparaître. C'est ce que prédit Rabbi Méir au IIe siècle : « Un jour on dira : ici était son palais, son théâtre, son tribunal. L'on regardera l'emplacement et il n'y aura plus rien ». La destinée de Rome, coupable d'avoir fait subir à une « nation sainte » un sort immérité, s'intègre ainsi dans une perspective de type messianique et apocalyptique.

Dans l'Apocalypse, dont on a de bonnes raisons de penser qu'il s'agit à l'origine d'un écrit juif remanié par les chrétiens (qui l'attribuèrent à l'apôtre Jean), Rome devient la Bête, nom qui lui sera aussi attribué dans le Talmud. Elle est également représentée par une femme assise sur sept têtes, qui représentent les sept collines, portant sur son front « un nom écrit, un mystère : Babylone la grande, mère des prostituées et des horreurs de la Terre » (v. 17,5). Le texte en annonce la chute avec jubilation : « Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande qui, du loin de la fureur de sa prostitution, a abreuvé tous les peuples » (v. 14,8).

Le « rouge » associé à Esaü évoque évidemment la pourpre du pouvoir impérial, le manteau rouge des légionnaires et la couleur symbolique de la guerre. Comme les Romains, Esaü le chasseur vit de son épée. Le grand rabbin Alain Goldmann, allant jusqu'à voir en Esaü le « prototype de tous les maux subis par Israël », écrit : « Nos sages voient en Rome, la Rome antique, la personnification d'Edom, qui désigne généralement Esaü et tous ceux qui vivent selon sa façon d'être. Pour en donner une illustration, sachons que Rome n'avait en effet aucun égard pour le droit et l'humanité, ne cessant d'utiliser tous les moyens de la violence et de la ruse. Elle parvenait ainsi à posséder une force rarement égalée. Comme Esaü, ennemi implacable de son frère, ainsi Rome fut-elle sans pitié pour Israël, alors que Jacob-Israël est animé d'un sens profond de justice, d'amour du prochain »[22].

Rome-Edom joue aussi un rôle dans la célèbre prophétie des quatre empires. Dans la Bible, Dieu révèle à Daniel (2,32-33) qu'avant l'arrivée de l'ère messianique, quatre grands empires dominants auront été appelés à régner. Ces quatre empires sont figurés dans une statue décrite

de la façon suivante : la tête de la statue était en or pur (Babylone), sa poitrine et ses bras en argent (les Mèdes et les Perses), son ventre et ses cuisses en bronze (la Grèce), ses jambes en fer et ses pieds partie en fer et partie en argile (Rome). Du quatrième empire, il est dit qu'il sera « dur comme le fer », mais qu'il sera aussi fragile : « Comme le fer écrase, pulvérise et broie tout, ce royaume écrasera et broiera les précédents. Et comme tu l'as vu, les pieds et les orteils de la statue étant partie en terre cuite, partie en fer, ce royaume manquera d'unité. Il aura en lui de la solidité du fer, comme tu as vu le fer mélangé à la terre cuite. Mais les orteils où le fer et la terre cuite étaient mélangés montrent que le royaume sera en partie fort et en partie fragile ; ils indiquent aussi que des rois concluront des alliances humaines, mais elles ne tiendront pas, pas plus que l'alliage du fer et de la terre cuite » (2,40-43). Dans le Midrach et le Talmud, l'identification avec Rome du quatrième élément de la vision de Daniel va de soi. L'attestation midrachique la plus ancienne se trouve dans la *Mekhila* de Rabbi Ismaël, où elle est rattachée à un enseignement du *tanna* Rabbi Nathan concernant le verset de la Genèse qui introduit l'apparition de Iahvé à Abram/Abraham (« comme le soleil allait se coucher, une torpeur tomba sur Abram et voici qu'un grand effroi le saisit », v. 15,12) : « *Frayeur*, c'est l'empire babylonien, *obscurité*, c'est l'empire mède, *grande*, c'est l'empire grec, *tombait*, c'est le quatrième empire, la Rome coupable ».

Un raisonnement du même genre a été appliqué aux premières phrases de la Genèse. Selon le texte biblique, au tout début de l'univers, le monde n'était que « *tohu bohu* », c'est-à-dire « chaos et désolation », tandis que « l'obscurité s'étendait sur la face de l'abîme ». Or, dans le Talmud, Rabbi Shimon (Simeon) ben Lakish rapproche ce passage de la prophétie concernant les quatre empires. Il écrit que les quatre éléments cités se réfèrent en fait aux quatre exils d'Israël : le « chaos » informe (*tohu*) renvoie à Babylone, la « désolation » (*bohu*) aux Mèdes et aux Perses, l'« obscurité » à la Grèce et l'« abîme » à Rome-Edom (*Berechith Rabba*). Pourquoi l'obscurité renvoie-t-elle à la Grèce ? Parce que l'objectif de la Grèce a été d'« obscurcir les yeux des Hébreux ». Et pourquoi y a-t-il un lien entre Rome et l'abîme ? Parce que l'alliance de l'abîme et des ténèbres (la civilisation gréco-latine) a fait plonger le peuple juif dans un exil de deux millénaires, et parce que la scélératesse de Rome est aussi insondable qu'un abîme...

Des spéculations du même genre, qui se réfèrent toutes à la vision daniélique, ont été avancées à partir des quatre chars de la vision de Zacharie, des quatre fleuves d'Eden (Gen. 2,10-11), des quatre rois qui firent la guerre à Abraham, etc. Dans le Midrash, Rabbi Siméon met aussi en rapport les quatre empires et les quatre exils qui leur correspondent avec quatre animaux impurs : le chameau (*gamal*) avec Babylone, le blaireau avec les Mèdes, le lièvre avec la Grèce, le cochon (*hazir*) avec Rome-Edom. Il répond ensuite à la question : pourquoi peut-on appliquer à Rome le verset du Deutéronome : « et le porc, car il a le sabot fendu » ? La réponse est celle-ci : « De même que le cochon, quand il se couche, présente d'abord ses sabots comme pour dire : voyez comme je suis pur, de même l'empire d'Edom [Rome] se vante d'établir des tribunaux de justice alors même qu'il commet ses violences et ses pillages » (*Midrash Rabba* sur *Vayikra* [Lévitique] 13,5). Le parallèle s'imposerait entre l'hypocrisie des Romains, qui cachent leurs exactions sous des apparences de justice, et celle du cochon, qui cache son impureté en mettant en avant ses sabots fendus (*GnR* 65, 1).

Dans plusieurs textes rabbiniques, Rome est d'ailleurs représentée par un sanglier, à partir de l'exégèse allégorique d'un passage tiré des Psaumes (80,14) : « Pourquoi as-tu fait une brèche dans ses clôtures pour qu'y vendangent les passants de la route, pour que la ravage le sanglier de la forêt ». La première apparition de cette exégèse date elle aussi du milieu du IIe siècle. Mais le livre d'Enoch, qui pourrait avoir été rédigé à l'époque maccabéenne, présente déjà Esaü sous les traits d'un sanglier, les sangliers représentant aussi les Edomites. Du sanglier ou « porc de la forêt », on est vite passé au porc tout court. L'*amora* Rabbi Isaac, au milieu du IIIe siècle, considère *hazir*, « porc », comme un autre nom d'Esaü : commentant le

verset de la Genèse « et on le nomma Esaü » (25,25), il attribue à Iahvé cette remarque : « Tu as donné un nom à ton porc ». Dans un autre passage du Midrash, le même Rabbi Isaac oppose à nouveau Rome à Israël en s'indignant que « le porc soit traité selon la loi et qu'une nation sainte soit traitée, non selon la loi, mais avec barbarie ». Il faut encore noter qu'Edom, dans la littérature ancienne, est fréquemment comparé à un sanglier noir (par exemple dans le Livre des Jubilés 37,20-24). L'assimilation Esaü-porc paraît donc logique.

Le porc se voit ainsi directement associé dans le Talmud à Esaü (*Midrash Rabba* sur *Bereishit* [Genèse] 63,8), et par extension à Rome, dont les habitants étaient de grands consommateurs de porc et dont les légionnaires représentaient parfois des sangliers sur leurs enseignes. Le mot *hazir*, « cochon », se retrouve dans la littérature juive médiévale comme substitut ou équivalent occasionnel d'Edom. Rome est aussi couramment comparée à un porc ou un sanglier (*Leviticus Rabba*, 13). Dans le *Midrash Rabba*, un commentaire de Lév. 13,5 attribué à R. Phinehas et R. Holkiah assimile Rome à un sanglier ou à un porc. Or, dans la Torah, le cochon est décrit comme un animal abominable. Le prophète Isaïe tonne contre quiconque « sacrifie dans les jardins, brûle de l'encens sur des briques, passe la nuit dans les recoins, mange de la viande de porc et met dans ses plats des morceaux impurs » (65,4), et annonce que Iahvé châtiera « ceux qui mangent de la viande de porc, des choses abominables et du rat » (66,17, cf. aussi 66,3). L'interdiction de consommer du porc figure à plusieurs reprises dans la Bible. Ainsi dans le Deutéronome : « Tu ne mangeras rien de ce qui est abominable […] Vous pourrez manger de tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles, et qui rumine. Toutefois, parmi les ruminants et parmi les animaux à sabot fourchu et fendu, vous ne pourrez manger ceux-ci : le chameau, le lièvre et le daman, qui ruminent mais n'ont pas le sabot fourchu ; vous les tiendrez pour impurs. Ni le porc, qui a bien le sabot fourchu et fendu mais qui ne rumine pas ; vous le tiendrez pour impur » (14,3-8). Cette interdiction est répétée dans le Lévitique : « Vous tiendrez pour impur le porc parce que, tout en ayant le sabot fourchu, fendu en deux ongles, il ne rumine pas » (v. 11,7). Etant acceptable en apparence (il a le sabot fourchu), mais impur en réalité (il ne rumine pas), le cochon est devenu le symbole de l'hypocrisie[23]. Et, comme on l'a vu, c'est cette même hypocrisie que la tradition juive attribue aux Romains.

Dans le Talmud, le porc est considéré comme une sorte de latrine ambulante – le terme de « latrine » désignant fréquemment l'« idolâtrie », c'est-à-dire le paganisme (*Meg*, 25b). (Rappelons que, des trois péchés dans lesquels la tradition juive interdit de tomber même pour échapper à la mort, l'idolâtrie est toujours citée la première, avant les unions « impures » et le meurtre). « On peut comprendre que Rome, puissance idolâtre par excellence, sacrificatrice de porcs, et de surcroît pire ennemie d'Israël, commente Mireille Hadas-Lebel, ait été depuis longtemps associée à cet animal impur ou peut-être même désigné allégoriquement par lui »[24].

Plusieurs légions romaines, dont la Xe *Fretensis*, stationnée en Judée à partir de l'époque de Titus et dont la présence est bien attestée à Aelia Capitolina (ex-Jérusalem) jusque vers 250, avaient comme emblème un sanglier. On trouvait aussi des sangliers sur plusieurs pièces de monnaie romaines utilisées en Palestine à partir d'Hadrien. La détestation de l'armée et de la monnaie romaines aurait favorisé le rapprochement entre les Romains et le porc. Pour Mireille Hasa-Lebel, cependant, la comparaison de Rome avec le porc a plutôt des fondements scripturaires. Faisant observer que la population juive n'eut que peu de rapports avec la Xe *Fretensis*, les Juifs ayant été interdits de séjour à Aelia Capitolina, elle rappelle que « bien avant que le sanglier devienne le symbole d'une légion romaine stationnée en Judée, le porc était le symbole le plus repoussant du paganisme en général »[25]. Faisant allusion à la prophétie des quatre empires, elle ajoute : « Aux justifications d'ordre moral s'ajoute une justification d'ordre eschatologique favorisée elle aussi par des jeux de mots. Les trois animaux ruminants (*ma'alé gera*) symbolisent des empires qui ont entrainé (*garar*) chacun à leur suite un successeur. Le porc, qui ne rumine pas, n'entraîne rien à sa suite, preuve que

Rome sera le dernier empire de l'histoire et n'aura pas de successeur. Mieux encore, une étymologie rattachant le nom du porc (*hazir*) à la racine *hzr*, "retourner", fonde l'assurance que le dernier empire retournera à qui de droit, c'est-à-dire au peuple de Dieu, une couronne temporairement usurpée »[26].

Mais les passages de la Bible se référant à Edom-Esaü n'ont pas seulement été rapportés à la Rome antique. Dans la tradition talmudique et la littérature juive médiévale, « Rome » désigne beaucoup plus que la civilisation romaine. Le mot fait en réalité allusion à l'ensemble du monde occidental de religion chrétienne, celui-ci étant perçu comme issu de « Rome », c'est-à-dire comme prolongation (ou développement) de la Rome païenne. Ce qui se rapporte à Rome peut donc être mis au compte du monde occidental – celui-ci ne se confondant ni avec Amalek ('Amaleq), l'ennemi héréditaire d'Israël (dont il ne faut cependant pas oublier qu'il est aussi le petit-fils d'Esaü), ni avec Ismaël (Yichm'âel), qui est le monde arabe. Dans le Talmud, Rabbi Bechai, dans son *Kad Hakkemach*, dit des chrétiens, qui « remuent leurs doigts ici et là » (qui font le signe de la croix), qu'« on les appelle des Edomites » (commentaire sur *Isaiah*). Le Talmud présente aussi Jésus comme un imposteur et un bâtard (*mamzer*) « possédé par l'âme d'Esaü ».

Isaac Abravanel (ou Abarbanel), célèbre philosophe et commentateur juif portugais (il naquit à Lisbonne en 1437 et mourut à Venise en 1508) qui fut notamment le contradicteur de Maïmonide, et à qui l'on doit de nombreux ouvrages, rappelle dans l'un d'eux la conception juive des rapports entre Edom et Rome, puis ajoute : « Les vrais sages acceptent comme tradition que l'âme d'Esaü est réapparue comme l'âme de Jésus le chrétien […] et que c'est la raison pour laquelle il fut appelé *Yeshoua*, qui est [en hébreu] un anagramme d'Esaü. C'est la raison pour laquelle tous ceux qui adhèrent à sa religion, à sa croyance et à son culte, devraient plus exactement être appelés enfants d'Edom, car Jésus est Esaü est Edom. Cette religion a commencé à Rome et c'est aussi là que sont ses racines. Les césars romains et les rois chrétiens furent les premiers à l'accepter, aussi tous les chrétiens qui adhèrent à la religion de Jésus sont-ils sans l'ombre d'un doute des gens d'Edom, de la descendance d'Esaü »[27].

A la fin du XIVe siècle, un Juif expulsé d'Espagne, l'exégète, prédicateur et kabbaliste Abraham ben Jacob Saba, évoque en ces termes les persécutions antijuives qui se déroulent alors en Castille : « Le royaume d'Edom, qui a connu une régulière ascension depuis Esaü, qui est Edom, accédant d'abord à la principauté, et de la principauté à l'état roturier, [est la préfiguration] de la chute qui attend la nouvelle royauté d'Edom, ainsi qu'il est écrit : "De là je te ferai tomber" (Abdias, 4), sous-entendu : de ce haut degré ; et c'est là une très grande conclusion pour Israël, car il apparaît ainsi qu'en dépit du fait que la royauté du mal paraît aujourd'hui atteindre des nues, nous sommes absolument assurés que la chute viendra dont elle ne pourra plus se relever ; "et les *reemim* tomberont" (Is. 34,7), verset à interpréter, conformément à nos sages, en lisant non pas *reemim*, mais *romiyim* [Romains] […] C'est là l'exégèse que j'ai autrefois développée en Castille devant un collège de sages et qu'ils ont louée »[28]. A cette époque, dans les milieux issus des expulsés, notamment chez des historiographes comme Eliahu Capsali, Edom désigne parfois plus spécifiquement les rois catholiques Ferdinand et Isabelle de Castille.

De même que Iahvé a béni la revanche de Jacob sur Esaü, de même les Juifs attendent-ils la chute finale de Rome, qui débouchera sur leur définitive délivrance. Le dernier exil du peuple juif, *Galout Edom*, désigne en effet les deux millénaires écoulés depuis la destruction du second Temple en 70, et c'est à la fin de ce dernier exil que la tradition juive fait intervenir l'arrivée du Messie. « Les invectives des Lamentations contre la "fille d'Edom" (4,21-22) lues chaque année au jour anniversaire de la destruction du Temple, de même que toutes les prophéties bibliques concernant Edom, corroborent l'idée que la chute de Rome est inévitable, en insistant sur son châtiment mérité. Le *Midrash Rabba* s'appuie sur elles pour annoncer la

vengeance. Il cite le dernier verset de l'oracle de Jérémie contre Edom (49,22), manière d'évoquer l'oracle tout entier. Il cite Isaïe annonçant que par l'épée divine se fera un grand massacre au pays d'Edom (34,6) et que le Vengeur qui revient d'Edom (63,1) foulera les ennemis de Dieu dans sa colère. Il cite Ezéchiel promettant : "J'étendrai ma main contre Edom […] Je remettrai ma vengeance contre Edom entre les mains de mon peuple Israël" (25,13-14). Il cite le Psaume 65, 10 : "Sur Edom je jetterai ma sandale" […] En se préparant à la revanche de Jacob, on se prépare à la fin des temps et à la venue du Messie annoncée par les prophètes et liée à la chute d'Edom »[29].

L'opposition entre Rome et Jérusalem devient ainsi la métaphore de l'opposition entre le centre d'un empire appelé à dominer le monde par sa puissance et le sanctuaire d'une spiritualité appelée à le dominer par l'esprit, et plus généralement de l'opposition entre le paganisme et le monothéisme biblique. C'est « toujours contre Rome que se formule l'espérance messianique, souligne encore Mireille Hadas-Lebel. Cette Rome qui a été créée pour les péchés d'Israël ne pourra que disparaître quand Jacob prendra sa revanche sur Esaü […] Que l'on défende la conception la plus terrestre ou la plus mystique de l'ère messianique, la fin de Rome constitue donc toujours le début de la rédemption d'Israël »[30].

Il est dit aussi dans un passage du Talmud que « Rome tombera un jour entre les mains de la Perse » : « Rabbi bar Hana a reçu de son Maître, Rabbi Yohanan, qui a reçu lui-même de son Maître, Rabbi Yéhouda bar Ilaï : "Rome tombera, un jour, dans les mains de la Perse. Ceci est logique et peut être déduit de ce qui s'est passé à l'époque du premier Temple" ». L'explication donnée est paradoxale. Le premier Temple a été détruit par les Kasdiim (Babyloniens) qui, par la suite, sont tombés entre les mains des Perses, qui aidèrent à la construction du deuxième Temple. Or, les Kasdiim ayant été détruits par les Perses, pour avoir détruit un Temple que les Perses n'avaient pas aidé à construire, à plus forte raison les Romains devront-ils tomber entre les mains des Perses, puisqu'ils ont détruit un Temple que les Perses avaient aidé à construire ! Ce type de raisonnement est fréquent dans le Talmud.

Une autre idée du judaïsme orthodoxe est qu'une lutte finale opposera un jour « Rome » et les « Perses ». On y voit l'annonce d'un combat inévitable entre l'Occident et l'Islam, ce dernier ayant à sa tête la Perse moderne, c'est-à-dire l'Iran. Ce conflit est censé précéder immédiatement l'arrivée de l'ère messianique, correspondant à l'heure de la « Délivrance finale d'Israël ». Il est assimilé à la guerre de Gog et Magog, qui serait donc une guerre entre Edom et Ismaël.

On le voit, l'assimilation de Rome à Edom-Esaü a des prolongements qui vont loin. Mireille Hadas-Lebel le confirme à sa façon, en écrivant que « les destinées ultérieures du judaïsme n'ont été, en dernier ressort, que des retombées de la tragique confrontation des Juifs avec les Romains aux abords et au début de l'ère chrétienne »[31].

Alain de BENOIST

1. Mireille Hadas-Lebel, *Jérusalem contre Rome*, Cerf, Paris 1990, p. 32.

2. Le récit de la guerre des Juifs contre les Romains (*De bello Judaico*) a été rédigé par Flavius Josèphe vers l'an 75 de notre ère. Ses *Antiquités juives*, en vingt livres, ont été achevées en 95. Josèphe appartenait à l'origine à l'une des grandes familles qui formaient la classe dirigeante à Jérusalem au cours du premier siècle de notre ère. Au moment où éclatèrent les troubles des années 66-70, il accepta d'organiser la résistance de la Galilée, mais lorsque l'issue de la confrontation devint défavorable aux insurgés, il se rendit aux légionnaires de Vespasien, puis se rallia aux Flaviens, devenant ainsi le protégé de cette grande famille patricienne.

3. Le Midrash (pluriel *midrashim*), qui relève de la « Loi orale », est une compilation de commentaires sur le texte de la Torah qui n'ont pas trouvé place dans le Talmud. C'est aussi une méthode particulière d'exégèse herméneutique, comparative et homilétique, qui fait grand usage de paraboles, d'allégories, de métaphores, de jeux de mots, etc. Le terme renvoie au verbe *darash*, « exiger, interroger, examiner », d'où « interpréter en profondeur ». On distingue habituellement les *midrashim* halakhiques, producteurs de *halakha*, c'est-à-dire de jurisprudence (les principaux recueils halakhiques provenant de l'école de Rabbi Ismaël ou de celle de Rabbi Aqiva, au IIe siècle de notre ère) ; les *midrashim* aggadiques, producteurs de *aggada*, c'est-à-dire d'anecdotes édifiantes, et les *midrashim pesharim*, dans lesquels un récit ancien se répète *mutatis mutandis*. L'étude du Midrash permet de comprendre aussi l'arrière-plan littéraire et spirituel de certains textes du christianisme primitif. Le récit de l'enfance figurant dans l'Evangile attribué à Matthieu a pu ainsi être interprété comme un midrash sur l'histoire de Moïse.

4. Le Zohar, écrit il y a 1800 ans par Rabbi Shimon bar Yochai, compare explicitement Esaü au Serpent originel (*nachash kadmoni*), en précisant que lorsque la Genèse raconte comment, à la naissance, la main de Jacob tenait le talon d'Esaü, elle dit du même coup comment Jacob devra procéder ensuite avec son frère et rival : il devra l'écraser. Cela signifie qu'il ne sert de rien de vouloir bien se comporter avec ceux qui se comportent mal. C'est ce qui est dit aussi dans le livre de Samuel : il faut être pur avec les purs, mais rusés avec les fourbes (II Sam. 22,27). Les sages d'Israël, par ailleurs, ont parfois décrit le stade final de l'exil comme « le talon du Messie ».

5. Cependant, selon certains commentateurs, Esaü ne reçut son nom qu'au moment où il céda son droit d'aînesse à Jacob. Cette interprétation s'appuie précisément sur Gen. 25,30.

6. Cf. Lévi Ngangura Manyanya, *La fraternité de Jacob et d'Esaü (Gn 25-36). Quel frère aîné pour Jacob*, Labor et Fides, Genève 2009. Cf. aussi John R. Bartlett, « The Brotherhood of Edom », in *Journal for the Study of the Old Testament*, 4, octobre 1977, pp. 2-27.

7. Op. cit., p. 466.

8. Cf. la communication du P. Roland de Vaux, « Les Hurrites de l'histoire et les Horites de la Bible », in *Compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, CXI, 1967, 3, pp. 427-436.

9. Cf. aussi Deut. 23,8 : « Tu ne tiendras pas l'Edomite pour abominable, car c'est ton frère ».

10. Dans la tradition juive, Abdias est considéré comme l'un des derniers prophètes. La date de composition du texte reste controversée, d'autant que l'on ne connaît rien de la biographie de son auteur. Certains commentateurs font de ce dernier un contemporain de Jérémie, en faisant un parallèle entre Abdias 1-9 et Jér. 49,7-22, versets qui pourraient renvoyer à une source commune. Abdias aurait alors vécu vers 853-841, au moment de l'invasion de la Palestine par les Philistins, mais la majorité des chercheurs pensent plutôt qu'il aurait vécu vers 605-586, lors de l'attaque de Jérusalem par Nabuchodonosor, dont la conséquence fut l'exil du peuple juif à Babylone. Abdias se serait alors simplement inspiré de Jérémie.

11. Certains fondamentalistes protestants ont cru pouvoir rapprocher « Témân » du nom des « Ottomans » ! En fait, « Témân » veut dire « Sud » en hébreu. C'est aussi le nom d'un descendant d'Esaü (cf. Gen. 36,11).

12. La prédiction selon laquelle, après le jugement de Dieu, « nul ne survivra de la maison d'Esaü » contraste avec l'opinion du prophète Amos, qui fait au contraire allusion au « reste d'Edom » (v. 9,12) dans un passage intégralement repris par les Actes des apôtres (15,17).

13. D'autres malédictions contre Edom se trouvent dans le Psaume 137, le célèbre « Chant de l'exilé » : « Souviens-toi, Iahvé, contre les fils d'Edom, du Jour de Jérusalem, quand ils disaient : "A bas ! Rasez jusqu'aux assises !" » (v. 7). Cf. aussi dans le Talmud les commentaires sur Amos 1,11-12, Nombres 24,18, 1 Samuel 14,47, 2 Samuel 8,14, 1 Chroniques 18,11-13, Isaïe 34,5, 34,6 et 63,1, etc. Toujours dans le Talmud, une querelle oppose certains commentateurs qui, s'appuyant sur le Deutéronome (23,8-9), estimaient qu'un enfant issu d'un mariage entre un Juif et un Edomite ne pouvait être accepté comme Juif jusqu'à la quatrième génération, à Rabbi Siméon, d'après qui cette limitation était uniquement applicable aux descendants mâles (*Yeb.*, 76b).

14. Après la guerre de Judée, et surtout après la répression de la révolte de Bar Kokhba, les Romains se

verront accusés d'avoir fait périr des foules incalculables. Rabbi Yohanan écrit ainsi que « la voix du César Hadrien a tué à Béthar 80 000 myriades », chiffre absolument fantastique, puisqu'une myriade comptant 10 000 hommes, le total des morts aurait été de 800 millions ! « Le Talmud de Babylone (*Gittin* 57b), confondant Hadrien et Vespasien, affirme que ce dernier aurait massacré à Béthar 400 myriades ou selon d'autres 4000 myriades, écrit Mireille Hadas-Lebel. Ces chiffres de toute évidence ne veulent rien signifier de précis. Le nombre quarante a lui-même depuis la Bible valeur symbolique et le Talmud hérite de l'usage de ce nombre ou de ses multiples en leur attribuant fréquemment une valeur indéterminée » (op. cit., p. 369).

15. Op. cit., pp. 343, 351 et 359.

16. Ibid., p. 456.

17. Rabbi Aqiba (ou Akiva) ben Joseph (Yosseph), l'un des maîtres les plus importants de la troisième génération de docteurs de la Mishna, est généralement considéré comme le fondateur du judaïsme rabbinique. Plusieurs fois mandaté par les Judéens comme ambassadeur à Rome, il aurait trouvé la mort pour avoir défié le pouvoir romain. Le Talmud de Babylone lui attribue un rôle décisif dans la compilation de la Mischna. Après la compilation de la Mischna, vers 200, les sages d'Israël entreprirent d'approfondir son étude, à la fois en Palestine (ce qui donna lieu au Talmud de Jérusalem, rédigé à partir du IVe siècle de notre ère) et dans la diaspora babylonienne (ce qui donna lieu au Talmud de Babylone, compilé autour du VIe siècle).

18. Il peut être amusant de remarquer que, dans la littérature latine du Ier siècle av. notre ère, « Edom » désigne au contraire la Judée (cf. Virgile, *Géorgiques*, III, 12 ; Valerius Flacus, *Argonautica*, introduction, etc.).

19. Op. cit., p. 465.

20. Mireille Hadas-Lebel, op. cit., p. 462.

21. Cf. Mireille Hadas-Lebel, « Jacob et Esaü ou Israël et Rome dans le Talmud et le Midrash », in *Revue de l'histoire des religions*, 201-204, 1984, pp. 369-392. Cf. aussi Nathan Wasser, *Die Stellung der Juden gegenueber den Römern nach der rabbinischen Literatur*, Posy-Shoulson Press, Jersey City 1933.

22. Alain Goldmann, Parasha Vayichla'h, 23 novembre 2002. Le rabbin Ken Spiro souligne de son côté que, dans la tradition juive, les Romains sont avant tout connus pour leur « brutalité », celle-ci s'exprimant surtout « dans leur manière de faire la guerre ». « Cette analyse, écrit-il, correspond à la manière juive de considérer les descendants d'Esaü, qui a été doué du pouvoir de dominer physiquement, tandis que son frère jumeau, Jacob, a reçu celui de dominer spirituellement » (« Les Romains », texte en ligne, site <Lamed.fr>). Rome, enfin, est l'incarnation d'un pouvoir viril, tandis que le nom « Israël » est féminin dans la Bible (YisraEL est à la fois l'épouse et la mère).

23. Un rapprochement entre *hazir*, « cochon », et *hazar*, « restaurer », a toutefois amené certains commentateurs à imaginer qu'à l'ère messianique, le porc lui-même pourrait devenir kasher.

24. *Jérusalem contre Rome*, op. cit., p. 382.

25. Ibid., p. 480.

26. Ibid., pp. 481-482.

27. Isaac Abravanel, *Maschima Ieschoua*, 36d ; cité par Daat Emet, « Esau, Edom, Rome, and the Christians », 5 septembre 2007. Abravanel n'ignorait évidemment pas que cette identification Rome-Edom était contestée par les chrétiens : « La raison pour laquelle les chrétiens et les Romains ont été appelés Edom est une grande interrogation, et les chrétiens contestent beaucoup la chose » (*Ma'yene hayeshu'a*, 401). Cf. Gerson Cohen, « Esau as Symbol in Earlier Medieval Thought », in Alexander Altmann (ed.), *Jewish Medieval and Renaissance Studies*, Harvard University Press Cambridge 1967, pp. 19-48.

28. Abraham ben Jacob Saba, *Zeror hamor*, commentaire sur la Tora, Venise, 1522 ; cité par Jacqueline Genot-Bismuth, « Le mythe de l'Orient dans l'eschatologie des Juifs d'Espagne à l'époque des conversions forcées et de l'expulsion », in *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, XLV, 1990, p. 820.

29. Mireille Hadas-Lebel, *Jérusalem contre Rome*, op. cit., pp. 471-472.

30. Ibid., pp. 383-384.

31. Ibid., p. 13.